

Mais pourquoi rappeler cette dimension historique de Freud après la lecture de *Des Indes à la planète Mars* de Théodore Flournoy? Peut-être parce que les lecteurs de ce surprenant ouvrage ont dû, à un moment ou un autre, formuler une question: Théodore Flournoy semble articuler des hypothèses sur le rêve qui ressemblent à s'y méprendre à quelques-unes des propositions du savant viennois, bien que cela soit sur un terrain totalement différent, celui de l'occultisme; Flournoy était-il alors un disciple de Freud?

Quel est donc ce scientifique du début du siècle qui ose écrire un roman, une fiction, qui dit « je », possède un humour particulier, démonte avec une remarquable habileté les productions de son médium et appréhende derrière le supranormal la puissance d'un subliminal, d'un inconscient mythopoïétique, facétieux, terriblement créateur, posant énigme sur énigme à presque tous les savants de ce XX^e siècle?

Les floraisons subliminales.

Commençons cependant par restituer au lecteur attentif comment *Des Indes à la planète Mars* fut, à l'époque de sa parution, reçu par les milieux spirites. Flournoy vise, par son écriture, à mettre en échec l'hypothèse spirite de l'existence de *désincarnés* et de « puissances supranormales venant d'ailleurs » pour ramener l'une et l'autre manifestation aux dimensions tout à fait ordinaires du psychisme humain, mais d'un psychisme dont la partie principale œuvrerait *unter der Schwelle*, sous le seuil. Les spirites ne furent point satisfaits de la démonstration de Flournoy, on les comprend. Ils l'écrivirent, et leur raisonnement nous dévoile, dans sa naïveté et comme *a contrario*, à nous lecteurs de 1983, que l'ouvrage de Flournoy éclairait effectivement un singulier travail de l'inconscient, et cela *en même temps* que Freud. Je m'arrêterai à une seule de leurs littératures, celle qui, anonyme, est parue à Genève en 1901 et s'intitule *Autour « Des Indes à la planète Mars »*. En voici un extrait:

Je serais pourtant curieux de savoir en quoi l'explication par le subliminal est plus normale que l'explication par l'esprit, en quoi notre explication est plus occulte que la sienne. Car enfin, un subliminal – je m'excuse de me répéter – qui a de la promptitude, de la finesse, un flair étonnamment exquis et délicat; des facultés subliminales qui sont capables d'un plus haut degré de perfection que la conscience normale; un génie subconscient qui s'acquitte d'une façon remarquable d'une tâche fort difficile, y déploie un sens vraiment fort délicat des possibilités historiques et de la couleur locale; une imagination remarquablement

calme, pondérée, attachée au réel et au vraisemblable; une subconscience merveilleusement douée et prodigieusement féconde, qui non seulement ignore la conscience normale, mais s'ignore elle-même; qui, bien qu'attachée au vraisemblable, ne fait que mentir à elle-même et aux autres; qui, chez elle, agit en étrangère; qui s'affirme ce qu'elle n'est pas, se croyant, en toute loyauté, Pierre, Jacques ou Paul, alors qu'elle n'est que Jean, Jean toujours; un subliminal qui fait écrire au médium des écritures qui ne sont pas les siennes; qui change une douce voix de femme en une voix d'homme profonde, grave, lente et basse; qui, plus que tout cela, modifie la physionomie, gonfle le cou jusqu'à donner à l'ensemble l'apparence du masque bien connu de Cagliostro: un tel subliminal me paraît d'une explication, pour le moins, aussi occulte, aussi invraisemblable que celle défendue et admise par les spirites¹.

Ce fragment ne parle-t-il pas de lui-même? Flournoy met bien en scène, par son étude des productions médiumniques d'Elise Catharine Müller, la puissance d'un inconscient, rapportant le supranormal aux contours d'une production onirique. Alors, avait-il lu Freud? Il le dit. Il avait connaissance des *Études sur l'hystérie*² parues en 1895, et, dans son ouvrage, il les cite explicitement à plusieurs reprises. Cependant, l'on peut sans peine affirmer que Flournoy réalise ses découvertes principales *de lui-même*, et que celles-ci vont *rencontrer* – c'est l'exacte expression – les propositions freudiennes.

*Théodore Flournoy à la découverte de l'inconscient*³... Si l'on se reporte à ses œuvres officielles, c'est dès 1892 qu'il reconnaît la *fantaisie créatrice de l'inconscient*⁴, son « majordome » comme il le nomme avec humour⁵: donc, bien avant que Freud ne se fasse connaître sur la scène internationale. Le chemin qui le mène à cette affirmation est particulier. Il prend d'abord la direction des études sur les synopsis⁶, c'est-à-dire sur ces étranges phénomènes qui passionnèrent les savants, où les voyelles ont des couleurs, les jours entrent dans de tortueux diagrammes, alors que les chiffres provoquent préférence et rejet; puis il emprunte la voie de l'occultisme dans la tradition inaugurée par l'Anglais Frédéric Myers⁷, ayant acquis la certitude que la psychologie ne se constituerait que si elle faisait une place à la floraison subliminale des médiums. Parcours original,

1. Georg, Bâle et Genève, Librairie spirite, Paris, p. 102.

2. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, PUF, Paris.

3. Voir M. Cifali, « Théodore Flournoy, la découverte de l'inconscient », in *Bloc-Notes de la psychanalyse*, Genève, n. 3, 1983.

4. T. Flournoy, *Des phénomènes de synopsis*, Alcan, Paris, Eggimann, Genève, 1893, p. 255.

5. *Ibid.*, p. 202.

6. *Ibid.*

7. William James qualifie la psychologie de Myers de *romantique*, ou de *gothique*, « Frederic Myers's Service to Psychology », in *Proceed. S.P.R.*, vol. XVII, mai 1901.

qui lui fait déclarer, déjà en 1896, au fameux troisième Congrès international de psychologie de Munich, celui auquel Freud a manqué d'aller¹ :

L'élaboration subliminale – *sub limen, unter der Schwelle*, sous le seuil – peut atteindre un degré de complexité qui ne le cède en rien au travail de composition et de réflexion du penseur et du romancier².

Il nous faut l'admettre, l'étude des phénomènes occultes se révèle être un terrain où pouvaient advenir la découverte de l'inconscient et la reconnaissance du rêve comme structure de la création artistique et médiumnique. Entre Freud et Flournoy, le chemin fut, un temps, parallèle. 1900 en est le point de jonction, puis, cette année zéro de notre siècle voit, à Vienne, la publication de la *Traumdeutung*, et à Genève, celle de *Des Indes à la planète Mars*. La coïncidence est admirable. Les deux hommes sont médecins, ils ont trouvé leur commune passion dans la psychologie; ayant détaché cette dernière de la physiologie, ils se sont confrontés aux lutins qui travaillent dans l'en-dessous. Les découvertes de Flournoy confirmaient celles de Freud, on n'a cessé de le répéter de leur vivant déjà³. Une confirmation qui ne saurait être, maintenant, entendue comme une dévalorisation de l'avancée freudienne; bien au contraire, elle lui confère, dès l'abord, une épaisseur particulière.

Par une étude plus minutieuse, il serait facile d'assurer avec force de conviction qu'en même temps – l'un par la création d'une thérapeutique, l'autre par son intérêt pour l'occultisme – ils débouchent sur une appréhension de la vie mentale où l'inconscient a la partie belle. Certes Freud déterre un inconscient marqué davantage par les effets de la censure, du déguisement et de son lien avec le symptôme; Flournoy est par contre plus sensible aux enchevêtrements qui lient l'inconscient à la création artistique, fictionnelle, à l'imagination créatrice d'œuvres et de découvertes scientifiques, à l'immense richesse silencieuse qui tout à coup jaillit et stupéfie.

L'un et l'autre, soulignons-le. Mais alors pourquoi Flournoy est-il, après avoir connu un succès retentissant, si méconnu? Oublié de l'histoire après avoir été proprement adoré par les surréalistes⁴. Il s'agit du résultat d'un affrontement. Si l'étude des phénomènes occultes pouvait mener à certaines découvertes, si effectivement

1. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 138.

2. T. Flournoy, « Quelques faits d'imagination subliminale chez les médiums », in *Dritter Internationaler Congress für Psychologie in München*, Munich, 1897, p. 419.

3. H. Silberer, « Die Seherin von Genf », in *Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1915, p. 242-243; O. Pfister, « Théodore Flournoy », art. cité.

4. J. Starobinski, « Freud, Breton, Myers », in *L'Arc*, n° 34, 1968.

Flournoy élabore un savoir dans son rapport à une femme médium, il ne peut réaliser la théorie des forces engagées dans cette rencontre. Il lui est impossible de construire les coordonnées d'une thérapeutique, et il est condamné à renouveler sa relation avec des médiums; ce qui, à terme, devient appauvrissant. La défaite – si tant est que l'on puisse parler de défaite – de Flournoy à l'égard de Freud s'inscrit dans cette différence essentielle: dans la force que, d'ores et déjà, le savant viennois avait donnée à une nouvelle thérapeutique.

Une rose et un serpent.

Vis-à-vis d'Élise Müller dite Hélène Smith, Flournoy reste, en effet, attaché aux privilèges de la suggestion. Si elle entre d'elle-même en auto-hypnose, les *comptes rendus des séances médiumniques* – matériel brut à l'état de manuscrit, écrit de la main d'un participant, le pédagogue Auguste Lemaître, et dont Flournoy s'est servi pour la constitution de son livre¹ – révèlent que le savant est partie prenante de la scène et des créations d'Élise, bien plus qu'il ne l'avoue dans son écriture. C'est à un véritable dialogue suggestif que nous assistons. Un seul exemple suffira à évaluer l'échange serré de questions et de réponses qui ponctuent les visions d'Hélène. Ainsi, avant que ne soit restituée, dans le roman hindou, la mort au bûcher du prince aimé, Auguste Lemaître écrit dans son procès-verbal du 10 mars 1895, accepté conforme par l'ensemble des présents :

8 h 35. Mademoiselle s'endort. – Devons-nous lui faire des passes? Non. – A-t-elle une vision? Oui. – Celle de la croix? Non. – Parle-t-elle? Réponse indécise. – Entend-elle? Non. – Et Léopold? Réponse indécise. – Peut-elle lever le bras droit? Non. – La vision se rapporte-t-elle à un tel? Après avoir nommé toutes les personnes présentes, nous obtenons oui pour M. Flournoy et non pour les autres. – Est-ce que Mademoiselle voit un homme? Oui. – Un homme connu de M. Flournoy? Non. – L'a-t-elle déjà vu dans la vision bouddhique de la semaine dernière (allusion à deux séances, l'une chez M. Flournoy, l'autre chez M. Cuendet)? Oui. – Est-ce une antériorité de M. Flournoy? Oui. – Est-ce une antériorité lointaine datant de plusieurs siècles? Non. – Est-elle de ce siècle? Non. – Du siècle dernier? Réponse indécise. – Mademoiselle pourrait-elle écrire? Non. Et la table dicte : *Patience!* – Est-ce que Mademoiselle incarne la veuve hindoue de la vision de l'autre jour? Oui. – Cette veuve est-elle l'antériorité d'une personne connue? Oui. – Ici présente? Réponse indécise, et de nouveau la table dicte : *Patience.* M. Flournoy : – Cette veuve hindoue, vit-elle

1. Archives privées des descendants d'Auguste Lemaître, Genève.

maintenant? Oui. — Est-ce ma femme? Pas de réponse. — Étais-je prêtre? Non. — Prince? Oui (énergique) !...

De même, après les séances proprement dites, Flournoy se livre au pouvoir des suggestions post-hypnotiques — qu'il qualifie lui-même d'*expériences d'imbécile*, selon le mot de Darwin¹. C'est ainsi qu'il pose à Élise de saugrenues questions, lui demandant par exemple : « Est-ce que je pouvais déjà bouger les oreilles, étant prince ? » alors qu'il vient de vivre, dans la fable d'Elise, sous la parure réincarnée de Sivrouka, son mari d'antan. Ou bien, il lui suggère de le souffleter — devant M^{me} Flournoy —, alors que l'on est en plein roman hindou². Il se fait battre par elle; il lui intime l'ordre de s'agenouiller, de chercher une rose, etc., la livrant de la sorte aux effets d'une parole venue on ne sait d'où, et à laquelle elle est contrainte d'obéir aveuglément. Cette participation de pensée est telle que Léopold commet, dans un message adressé à Flournoy, un lapsus évocateur. Il écrit en effet :

Mes pensées ne sont pas tes pensées et mes volontés ne sont pas les miennes, ami Flournoy.

(Signé) Léopold

Auguste Lemaître ponctue son procès-verbal en notant simplement :

Il faut remarquer que dans ce billet le second mot *mes* est souligné, et que miennes a dû être mis à la place de tiennes³.

Le pas à pas de ces séances médiumniques nous restitue l'ensemble de l'échange, de pouvoir et d'amour, de suggestion et de résistance, où elle tente de garder le secret, où il ruse pour le lui arracher, où elle finit par lui donner cette langue, à la dimension d'un code d'écolier, qu'eux seuls comprennent et pour laquelle il est besoin d'une traduction. Rien de moins..., elle rêve et s'exclame : « Supposez que vous rêviez et que vous vous réveilliez en rêvant que vous étiez autre chose⁴. » Elle rêve au rythme des séances qui se succèdent sur un véritable mode associatif, d'un cycle à l'autre : passages surprenants liés par une parole qu'elle adresse à un *il* dont on ne sait jamais quel en est le vrai

1. *Ibid.*, cahier n° 1, p. 38-39.

2. T. Flournoy, « A propos d'un livre spirite », in *Semaine littéraire*, 25 avril 1901, Genève, p. 256.

3. *Comptes rendus des séances médiumniques*, 10 mars 1895, cahiers n° 1, p. 40.

4. *Ibid.*, 17 avril 1895, cahier n° 2, p. 11.

5. *Ibid.*, 21 avril 1895, cahier n° 2, p. 14.

6. *Ibid.*, 27 octobre 1895, cahier n° 3, p. 22.

destinataire, mais dont on devine qu'il n'y en a peut-être qu'un seul : Flournoy. Ces rêves visionnaires sont d'une étonnante clarté, comme en témoigne le récit qui fait suite à la séance du bûcher où l'époux et l'épouse se retrouvent dans la mort :

Figurez-vous que sous la rose rouge se trouve un petit serpent qui lance son dard vers la rose blanche. Il fait tous ses efforts pour y arriver et il a touché l'un des pétales de la rose blanche. Eh! regardez, il y a sous la rose rouge une grosse épine où la queue du serpent est fixée. Il voudrait arriver à la rose blanche, mais est retenu à l'épine par la queue. Mais voyez! La branche où a poussé la rose rouge se fane, ses feuilles tombent. L'épine qui retenait le serpent se détache et la voilà à terre; il ne bouge plus, il est mort, il est tout noir. La grande branche tombe à son tour. Et voici la rose blanche qui s'est toute épanouie (...). Dans le trou sont maintenant enfouis le serpent et la branche de rosier, mais ils sont plus grands qu'auparavant. La rose blanche est très belle, le pétale qui avait reçu une goutte de venin s'en détache et tombe dans la fosse où est le serpent !...

Une rose blanche et un serpent : cette seule évocation peut laisser entendre que ces procès-verbaux attendent un lecteur, autre que Flournoy et les spirites. Une version inédite de *Des Indes à la planète Mars*, ou tout au moins un complément ramassant ce qui fut passé sous silence, trouvera place dans un ouvrage plus circonstancié⁵. Il importait surtout d'indiquer ici que Flournoy découvre, certes, les pouvoirs d'une mémoire latente et les forces de l'inconscient, mais qu'il reste toutefois dépendant d'un mode de relation qu'on pressent lourd de conséquences inattendues. C'est en ce point précis que le Genevois est, si l'on peut dire, dépassé par les avancées freudiennes et les dégagements théoriques réalisables grâce à une parole libre de ses attaches.

La différence qu'instaure la psychanalyse par rapport au rôle suggestif où il s'est encore maintenu avec Élise, Flournoy l'énonce lui-même fort bien, quelques années plus tard, dans un *Cours sur la psychanalyse* qu'il donne en 1913 à l'université de Genève⁶. Il y souligne, en effet, que Freud a abandonné l'hypnose, qu'il a même renoncé à dire à son patient : « Je vais vous presser sur les tempes et le souvenir jaillira. » Et Flournoy d'expliquer à ses étudiants que c'est pour éviter la suggestion : « La psychanalyse tâche de ne rien suggérer. » Il le répète à plusieurs autres endroits : « Éviter de rien suggérer de peur d'avoir des résultats artificiels. »

1. *Ibid.*, 24 mars 1895, cahier n° 2, p. 5.

2. M. Cifali, *Entre ciel et terre*, à paraître mars 1984.

3. T. Flournoy, *Cours sur la psychanalyse*, 1913, notes prises par Pierre Bovet (archives privées famille Bovet, Grandchamp).

« Il s'intéresse extraordinairement à la chose¹ ».

1900 fut le point de jonction. Après, Flournoy est comme *prédestiné*, ainsi qu'on l'a écrit², à comprendre les développements freudiens. Mais là encore il fait œuvre de pionnier dans un pays de langue française. Rappelons simplement que la France en est encore à déployer d'importantes résistances, quand il donne déjà, dans les *Archives de psychologie* (1903), une excellente recension de la *Traumdeutung*³, qu'il qualifie, un an plus tard, d'ouvrage très ingénieux et d'une grande profondeur⁴.

Il devient surtout l'« ami paternel » de Jung, celui qui tempère la rupture entre le Viennois et le Zurichois : *question de morale*⁵, dit-il à ce propos dans son *Cours sur la psychanalyse* de 1913, un cours annoncé, du reste, dans la revue psychanalytique viennoise, tant ce type d'événement universitaire était rare en ces temps-là⁶. Il a sincèrement cru en une *psychanalyse réformée*, ainsi qu'elle fut si joliment dénommée : en une psychologie des profondeurs, non pas aryenne, mais culturellement déterminée par le protestantisme, et c'est lui qui, dans l'une des huit recensions écrites pour les *Archives de psychologie* sur des livres de psychanalyse⁷, annonce, en 1913, la rupture entre Jung et Freud. Il va de même se rendre au Congrès de Munich, celui de la séparation, pour soutenir Jung dans sa pénible démarche. Freud relate cette rencontre avec Flournoy dans une lettre inédite adressée à Claparède en 1922, alors que ce dernier lui avait envoyé l'importante biographie⁸ qu'il venait de consacrer à son maître Flournoy récemment décédé.

Voici ce que Freud en écrit :

Je regrette vivement de n'avoir parlé qu'une fois très brièvement à Flournoy et à un moment justement de profonde morosité et d'insatisfaction, lors d'une pause entre les exposés de l'affreux Congrès de Munich.

1. C. G. Jung écrit à Freud en date du 12 juin 1907, parlant du rapport de Flournoy à la psychanalyse : « Flournoy s'intéresse aussi extraordinairement à la chose », S. Freud, C. G. Jung, *Correspondance*, t. I, Gallimard, Paris, 1975, p. 112.

2. P. Bovet, *Semaine littéraire*, Genève, 13 novembre 1920.

3. T. Flournoy, « S. Freud, Die Traumdeutung », in *Archives de psychologie*, t. II, Genève, 1903, p. 72.

4. T. Flournoy, « Note sur une communication typtologique », in *Journal de psychologie normale et pathologique*, Paris, 1904, p. 4.

5. « La morale doit-elle, oui ou non, préoccuper le psychanalyste ? C'est sur ce point que la rupture s'est faite », in *Cours sur la psychanalyse*, 1913, op. cit.

6. *Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1914, p. 297.

7. T. XIII, 1913.

8. E. Claparède, « Théodore Flournoy, sa vie et son œuvre », in *Archives de psychologie*, 1921.

Cet homme perspicace trouva alors l'occasion de me féliciter alors que j'étais tout à la déception du moment. Nous aussi garderons de lui le meilleur des souvenirs¹.

Les liens ultérieurs de Flournoy à la psychanalyse constituent une partie importante de l'histoire des idées en Helvétie, nous ne nous y attarderons pas, sauf pour souligner une fois encore son rôle de pionnier dans les pays de langue française, et préciser que si deux Suisses (Charles Odier et Raymond de Saussure), en 1929, fondèrent avec d'autres la Société psychanalytique de Paris, il faut y voir une émanation directe de l'intérêt psychanalytique de Flournoy².

Retenons, en dernier lieu, le glissement que le Genevois opère : d'une curiosité pour les manifestations occultes à un entendement psychanalytique. Dans d'autres capitales européennes, l'on voit se répéter un semblable scénario. Ainsi, à Londres, c'est le spirite Frédéric Myers qui, le premier, introduit Freud en Angleterre³. Sandor Ferenczi et Carl Gustav Jung eurent d'identiques trajectoires. La répétition n'est-elle pas étonnante ? Elle fait tout au moins pressentir qu'entre occultisme et psychanalyse, il y eut, à une certaine époque, une commune sensibilité — à l'inconscient ? — qui rendit possible, pour quelques savants curieux, la migration de l'un vers l'autre.

Entre ciel et terre.

Subsiste une question : si, comme je l'ai affirmé, Flournoy aurait *en même temps* que Freud (...), et si, ensuite, il fait beaucoup pour la psychanalyse, Freud le reconnaît-il dans son œuvre ? Le cite-t-il dans les multiples rééditions de la *Traumdeutung* ? S'incline-t-il devant une certaine préséance ? Interrogation essentielle allant au-delà de la petite histoire, puisque, à tenter d'y répondre, l'on peut resituer l'ambivalence freudienne vis-à-vis de l'occultisme, et désigner la place de fantôme, de *revenant*, prise vraisemblablement par Flournoy. Précisons, pour éviter toute méprise, que nous œuvrons dans ce qu'il faut bien appeler une *reconstruction* ; un risque à prendre pour faire deviner au lecteur la négligence que les spécialistes⁴ ont commise quant au rôle tenu par Flournoy dans la relation de Freud à l'occultisme.

Une première certitude : Freud avait connaissance de l'ouvrage *Des*

1. S. Freud, *Lettre à É. Claparède du 5 février 1922*, archives privées des descendants d'É. Claparède.

2. Voir E. Roudinesco, *La Bataille de cent ans*, Ramsay, 1982.

3. E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de S. Freud*, PUF, t. II, p. 29.

4. Voir C. Moreau, *Freud et l'occultisme*, Privat, Toulouse, 1976.

Indes à la planète Mars. En effet, sont répertoriés, dans sa bibliothèque, non seulement la version anglaise du livre – parue en 1900 –, mais aussi l'essai de Victor Henry, *Le Langage martien*, dont parle Marina Yaguello dans sa préface. Nous ne savons évidemment pas quand il les acquiert ni qui les lui a envoyés, et s'il les a lus, mais il est déjà notoire qu'il les possède l'un et l'autre¹.

D'autre part, Freud n'a pas pu méconnaître l'importance déclarée de l'œuvre de Flournoy, puisque, par trois fois, le *Zentralblatt für Psychoanalyse* en 1912, le *Jahrbuch* en 1914, et la *Zeitschrift für Psychoanalyse* en 1915 offrent à leurs lecteurs la recension des ouvrages du Genevois. Que ce soit sous la plume d'Herbert Silberer ou celle d'Alphonse Maeder, est signalé leur grand intérêt pour les psychanalystes, est mis en valeur le fait que « Flournoy parvient fréquemment et par son propre chemin à des points de vue tout à fait semblables à ceux de Freud ». Comment Freud n'aurait-il pas lu les revues successives qu'il avait créées et qui le préoccupaient tant?

Par Jung aussi, il en avait entendu parler, leur correspondance en témoigne. De plus, il avait dû parcourir très tôt la thèse de Carl Gustav, parue en 1902, où ce dernier cite plus Flournoy que Freud². Aucun doute n'est possible, Freud n'est pas passé à côté de Flournoy sans le voir ni le lire, et pourtant il ne le cite dans aucun de ses livres ou articles, pas même dans ceux qui ont trait à l'occultisme!

Le silence est impressionnant. Freud le rompt néanmoins, comme par enchantement, après la mort de Flournoy survenue le 5 novembre 1920. Pour la première et unique fois, il lui fait référence, et pas n'importe comment. Certes, il s'agit d'un article mineur sur la psychanalyse à l'intention d'un dictionnaire de sexologie³, mais Freud inscrit Flournoy à Genève, au même titre que Putnam à Boston, Jones à Toronto et Londres, Ferenczi à Budapest et Abraham à Berlin; il le compte parmi les pionniers des grandes villes, à l'égal de ceux à qui la psychanalyse est particulièrement redevable. N'est-ce pas inattendu?

C'est également à la mort du Genevois que Freud écrit ces mots à Oskar Pfister qui, en sa qualité de pasteur et comme à l'accoutumée, avait réalisé une nécrologie pour la *Neue Schweizer Zeitung* du 18 novembre 1920:

J'ai reçu (...) votre article nécrologique sur Flournoy, qui m'a particulièrement plu au point que je viens vous prier de bien vouloir donner à notre

1. H. Trosman, R. D. Simmons, « The Freud Library », in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 21, n° 3, New York, 1973.

2. C. G. Jung, *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene*, Oswald Mutze, Leipzig, 1902.

3. S. Freud, « Psychoanalyse », in *Handwörterbuch der Sexualwissenschaft*, Max Marcuse, Bonn, 1923; *G.W.*, XIII, p. 211-213.

revue quelques lignes semblables, où vous insisteriez sur ses rapports avec la psychanalyse. J'estime que Flournoy a quelque droit à cet hommage dans nos feuilles et personne ne pourrait rivaliser avec vous pour cela¹.

Insistez, précise Freud. Flournoy est mort, le Viennois veut que l'on nomme le rapport du Genevois à la psychanalyse, mais pas un mot sur ses propositions dans le domaine de l'occultisme, pas un signe concernant une possible préséance ou du moins un jumelage. Et cependant : peu après la mort de Flournoy, Freud s'autorise à écrire à Hereward Carrington, alors directeur de l'American Psychical Institute, une lettre datée du 24 juillet 1921 :

Je ne suis pas de ceux qui refusent dès l'abord l'étude des phénomènes psychiques dits occultes parce qu'elle est anti-scientifique, indigne d'un savant, voire dangereuse. Si je me trouvais au début de ma carrière scientifique au lieu d'être à sa fin, je ne me choisirais peut-être pas d'autre domaine de recherches en dépit de toutes les difficultés qu'il présente².

Personne n'a compris le sens d'une telle affirmation, de la part de Freud. L'on s'en est surtout offusqué, quand bien même, dans sa lettre, Freud refuse avec doigté de collaborer avec Carrington et semble ne pas vouloir commettre la psychanalyse dans « la vase noire de l'occultisme³ ». Flournoy est mort, et pendant l'été 1921 naît chez Freud un brusque intérêt pour la chose occulte : il écrit un article, « La psychanalyse et la télépathie », qu'il veut communiquer au Congrès de Berlin en 1922, mais il en est empêché par ses colistiers qui, comme Jones, voient d'un mauvais œil Freud se risquer dans un tel domaine et mettre du coup en danger la dignité déjà suffisamment malmenée de la psychanalyse⁴. Cet article ne paraîtra du reste qu'après sa mort!

De multiples interprétations ont été fournies à la résurgence de cet incongru intérêt freudien, sans que l'on ait tenu compte de cette remarquable coïncidence entre le décès de Flournoy et la possibilité pour Freud non seulement de le nommer officiellement mais aussi d'écrire des textes qui traitent de la problématique chère au défunt, là où ce dernier l'a un peu précédé dans la découverte des forces de l'inconscient. Mais il y a plus encore. Un autre incident suit la mort de Flournoy. A cette occasion, Freud, averti, fait diligence et adresse à Édouard Claparède, le cousin de Flournoy, sa sympathie en ces

1. *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, Lettre du 28 novembre 1920, Gallimard, Paris, 1967, p. 123 (mes italiques).

2. S. Freud, *Correspondance 1873-1839*, Gallimard, Paris, 1967, p. 364.

3. Selon les termes de Freud adressés à Jung, in C. G. Jung, *Ma vie*, Gallimard, Paris, 1970, p. 177.

4. E. Jones, *op. cit.*, t. III, p. 444.

termes : « *Je vous présente mes condoléances à l'occasion du décès du professeur Flournoy. La vie ne lui offrait sans doute plus rien* ». Or, un mois plus tard, Freud écrit une autre lettre à Claparède à l'occasion de la publication dans la *Revue de Genève* de la première traduction française d'une de ses œuvres. Dans cette autre missive, datée du 25 décembre 1920, il commence par ces mots :

J'ai eu récemment une *violente frayeur* en recevant la carte de Flournoy, étant donné que j'avais depuis longtemps transmis mes condoléances à l'occasion de la mort du professeur. Je vous remercie donc de l'amabilité témoignée après coup. Le Dr Pfister nous a promis de s'occuper de l'article nécrologique pour la revue. Il s'en acquittera sans aucun doute de la façon la plus digne qui soit².

Il éprouve une *violente frayeur*. Et comment donc? Théodore Flournoy avait un fils, Henri, qui dut remercier Freud de sa sollicitude. Le nom inscrit sur l'enveloppe ou au bas de la lettre a causé l'épouvante freudienne : Flournoy n'était-il pas bien mort? Quel était ce fantôme? De quoi Freud est-il donc coupable, pour avoir pensé, même un seul instant, qu'un mort puisse venir ainsi le déranger? Dans la *Traumdeutung*, Freud nous livre un de ses rêves, celui, abondamment commenté, du *regard bleu de Brücke*, que je dénommerai, pour la circonstance, comme celui du *revenant*. En voici l'extrait le plus important :

Mon ami Fl. est venu sans prévenir à Vienne en juillet; je le rencontre dans la rue, qui cause avec (*feu*) mon ami P. et je vais avec eux dans un endroit où ils s'assoient comme à une petite table l'un en face de l'autre; je m'assieds au petit côté de la table. Fl. parle de sa sœur et dit : « Elle mourut en trois quarts d'heure »; puis quelque chose : « C'est le seuil. » Comme P. ne le comprend pas, Fl. se tourne vers moi et me demande ce que j'ai dit de lui à P. Là-dessus, saisi d'un sentiment étrange, je veux dire à Fl. que P. (ne peut absolument rien savoir car il) n'est plus en vie. Mais je dis, tout en remarquant moi-même l'erreur : NON VIXIT. Ensuite je regarde P., d'une manière pénétrante, et, sous mon regard, il devient pâle, évanescent, ses yeux deviennent d'un bleu maladif, – enfin il se dissout. J'en suis extraordinairement heureux, je comprends maintenant qu'Ernst Fleischl n'était lui aussi qu'une apparition, un revenant, et je trouve tout à fait vraisemblable qu'un personnage de cette sorte n'existe qu'aussi longtemps qu'on le désire et qu'il puisse être écarté par un souhait³.

1. S. Freud, *Lettre à É. Claparède du 15 novembre 1920*. Archives privées des descendants d'É. Claparède.

2. S. Freud, « Lettre à É. Claparède », in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 3, Genève, 1983 (*mes italiques*).

3. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1980, p. 360 et 409-415.

Freud tisse, autour des pensées de ce rêve, de multiples associations. Il évoque son ami P., si bien doué, passionné pour la science, mort trop jeune, qui lui rappelle sa rivale amitié, dans son enfance, avec un neveu d'un an plus âgé que lui. Il avoue son désir d'écarter l'importun, de prendre la place. « Ôte-toi de là que je m'y mette », écrit-il. Il dit son bonheur de survivre à l'autre et sa jouissance de comprendre que personne n'est irremplaçable. Il s'ébahit de son pouvoir de faire disparaître ces importuns revenants « par le simple désir », et il ne manque pas de souligner le fait que ce rêve – le seul où il nous livre son rapport aux morts qui hantent les vivants – a su « se garder de supprimer la similarité entre les sons initiaux dans les noms de Fleischl et Fl. » – il est question ici, évidemment, de son ami de Berlin, Wilhelm Fl(iess).

En quoi Flournoy se trouverait-il concerné par ce rêve? D'abord, on est frappé par la ressemblance des premières initiales Fl(eisch), Fl(iess)... Fl(ournoy). Mais est-on autorisé à aller plus avant dans l'interprétation? Sur le plan des déplacements imaginaires certes, et la *violente frayeur* éprouvée par Freud nous y invite. Freud n'aurait-il pas ressenti Flournoy comme un possible rival? Sinon, comment comprendre qu'il n'ose le nommer dans une de ses publications qu'après la mort de ce dernier? Le savant genevois occuperait-il une place imaginaire semblable à celle si bien dessinée dans le rêve, place d'un frère rival, supérieur, qu'il s'agit d'écarter pour n'être pas délogé de sa propre place? Peut-être. Le frère mort, le danger semble écarté, mais ironie, le voilà qui resurgit, tel le revenant du rêve, et fait perdre les esprits à l'éminent premier psychanalyste, l'effrayant au point d'avoir ressenti la nécessité de l'écrire à Claparède!

Cet incident ne fait-il pas pendant à l'insistance que Freud met à vouloir que l'on souligne les attaches de Flournoy à la psychanalyse? Les spécialistes considèrent, actuellement, que c'est Freud qui a le premier ramené les faits occultes au travail de l'inconscient¹. Ainsi Flournoy et son œuvre de pionnier en la matière ont donc bel et bien été oubliés par l'histoire. Freud n'a pas été délogé, il a même été mis à la place qui revenait à son frère ennemi. Il nous faudrait, avec plus de détails, comprendre ce qui a passé, *incognito*, de Flournoy à Freud lorsque celui-ci s'aventure dans le domaine redouté de l'occultisme. Je retiendrai, pour l'instant, une dernière anecdote, témoin supplémentaire d'une possible rivalité silencieuse. Ernest Jones relate que, dans les années qui précèdent la Grande Guerre, il eut avec Freud plusieurs conversations au sujet de l'occultisme. Jones n'y croyait pas et confie : « Lorsque je protestais au récit de certaines histoires, parmi les plus

1. C. Moreau, *op. cit.*

invraisemblables, Freud avait recours pour me répondre à son adage favori : " Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie¹ ". Or, cette phrase, tirée de *Hamlet* de Shakespeare, Théodore Flournoy en avait fait son principe – le Principe de Hamlet – qui, conjugué avec celui de Laplace, lui permettait d'aborder les phénomènes extraordinaires de la psyché.

Cette assertion ne vient-elle pas relier, subrepticement, deux hommes que tout semble séparer ?

La voyante au nom merveilleux.

Avant, en même temps, après Freud ? Certains repères et questions ont pu être jusqu'ici articulés. Demeure Élise Catherine Müller. D'elle, nous avons perdu les documents, la plupart de sa correspondance², et même ses tableaux. Facétie d'un destin qui, jusque dans son testament, annula sa signature : elle avait oublié d'y apposer le nom du lieu : Genève.

Après sa rencontre avec Flournoy et d'autres circonstances, elle a « fui » dans la peinture. Waldemar Deonna, qui fit un second livre sur elle, écrit que son œuvre picturale aurait comme fonction « de trouver une arme contre les embûches des prêtres du subliminal³ ». Elle quitta peu à peu les cercles spirites, et brutalement les autres, les milieux scientifiques. Malgré son grand attachement à Flournoy, elle ne put chasser une idée de persécution et consacra une partie de ses forces à échapper au regard de la science. Elle échoua. A sa mort, ses peintures, d'après les experts, ne recelaient aucun intérêt artistique, et ainsi le don qu'elle en avait fait au Musée d'art et d'histoire de Genève se trouva relégué, pour un temps, dans l'espace réservé au Laboratoire de psychologie !

Après avoir été mises au service de forces étrangères – américaines –, ses potentialités créatrices se replièrent dans le giron d'une mystique et d'une solitude entrecoupées, à ses dires, par des jalousies et des envies. Il lui fallut évidemment retrouver son nom. En 1911, elle écrit :

Il faut que je signe mes tableaux ; je ne l'avais pas encore fait à ce jour, ne sachant si je voulais signer « Hélène Smith » ou de mon vrai nom.

1. E. Jones, *op. cit.*, t. III, p. 431.

2. Une partie de cette correspondance a été publiée dans W. Deonna, *De la Planète Mars en terre sainte*, Bocard, 1932. Une autre partie est la propriété d'O. Flournoy.

3. W. Deonna, *op. cit.*, p. 54.

LES CHIFFRES DE L'INTIME

Maintenant je pense bien faire en signant en toutes lettres « Élise Müller¹ ».

Mais, longtemps après, il n'est pas rare de constater qu'Hélène vint encore occuper une parenthèse juste à côté de la signature d'Élise : en sœurs jumelles inséparables. Ainsi, la « clairvoyante délirante au nom merveilleux », comme la qualifie Jacques Lacan², continua d'être dirigée par des voix et de peindre sous leur influence, se défendant toujours de ce que ses tableaux lui aient été « suggestionnés » par le vieux savant. « Mon père ne voulait pas, écrit-elle, voici ses propres paroles : " que ma fille soit enlacée par les bras des hommes ", jamais, c'est le mot, pas par un seul³ ». Elle se réfugia dans ceux du Christ, à moins qu'elle n'ait tu d'autres aventures. Les procès-verbaux des séances montrent cependant que, comme toute femme, elle a été mue par un *amour de transfert*. Flournoy en glisse quelques mots dans son ouvrage. Elle osa, quant à elle, écrire dans une lettre publique, qu'elle s'« était dévouée » pour lui pendant cinq ans⁴ : un verbe que le savant n'apprécia point. Avait-il compris ? Il le semble, son *Cours sur la psychanalyse* en 1913 en témoigne une nouvelle fois. Devant ses étudiants, il déclare :

Le dénouement de l'*Übertragung* (transfert). Il arrive un point où le malade transporte sur son médecin l'attachement qu'il avait pour autrui. Les femmes hystériques amoureuses de leur médecin. Quelque chose d'analogue chez tous les patients (question de confiance pour le médecin qu'on aurait dû avoir en son père). Point très délicat : le patient se détache du passé familial pour s'attacher au médecin. Freud a mis cela en lumière. Jung montre que, si le médecin laisse cela se faire, toute la cure échoue. Il faut « résoudre » le transfert – faire porter son intérêt pour les tâches concrètes de la vie. Aussi les guérisons n'arrivent-elles pas toujours. Certaines guérisons sont plus faciles – d'autres n'aboutissent pas : le malade ne décolle plus du médecin.

Élise n'a pas été guérie. Du reste, entre eux, il n'a jamais été question de maladie. Cela n'a pas empêché l'émergence d'un attachement. Serait-ce là l'évidente ironie, ni plus ni moins, de cette histoire ?

Mireille Cifali
Genève, mars 1983

1. *Ibid.*, p. 40.

2. J. Lacan, *Acte psychanalytique*, séminaire du 22 novembre 1967.

3. W. Deonna, *op. cit.*, p. 99.

4. H. Smith, in *Journal suisse*, 8 janvier 1902.